



Le retour du Jedi

Return of the Jedi
de Richard Marquand

Fiche technique

U.S.A. - 1983 - 2h13

Couleur

Réalisateur :

Richard Marquand

Scénario :

Lawrence Kasdan

Musique :

John Williams

Interprètes :

Mark Hamill

(Luke Skywalker)

Harison Ford

(Han Solo)

Carrie Fisher

(Princesse Leia)

Billy Dee Williams

(Lando Calrissian)

Peter Mayhew

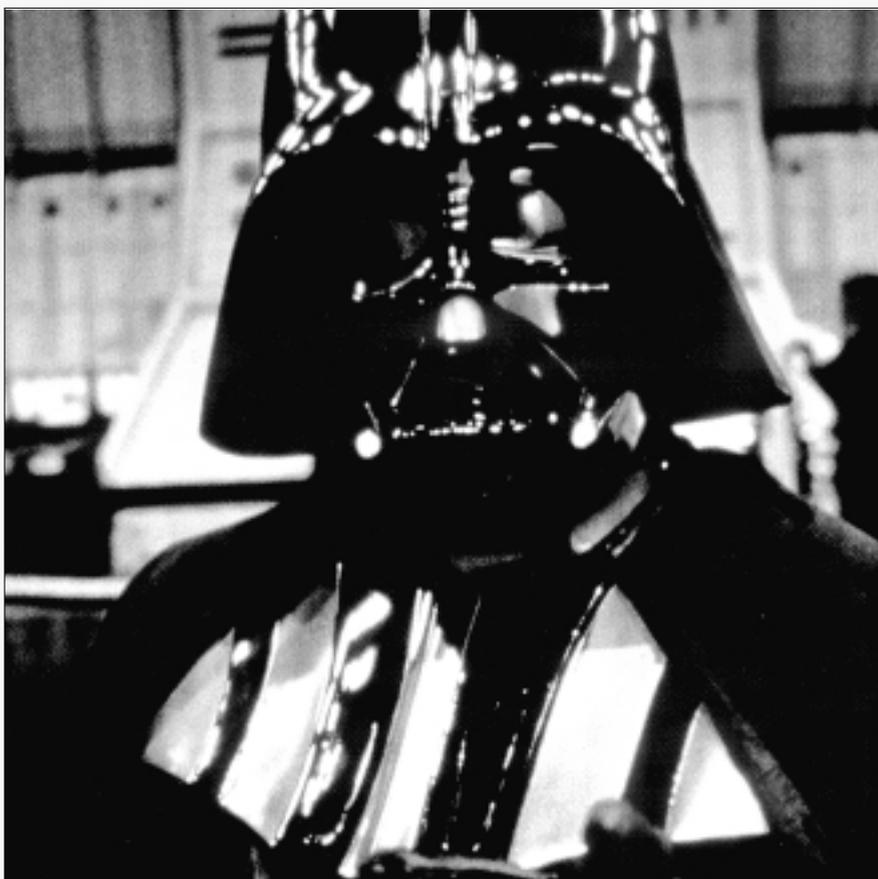
(Chewbacca)

Sébastien Shaw

(Anakin Skywalker)

Ian McDiarmid

(l'Empereur)



Résumé

Après la victoire emportée par Luke Skywalker et ses amis sur les forces maléfiques de l'Empire, Darth Vader riposte en poursuivant les rebelles à travers la galaxie tandis que l'Empereur ordonne la construction d'une nouvelle Étoile de la mort encore plus meurtrière que la première. C-3PO et R2-D2 les deux androïdes, sont envoyés sur la planète Tatouine pour délivrer Han Solo figé dans une stèle de carbone par Jabba le Hutt le dictateur visqueux. La princesse Leia s'introduit à son tour dans le palais avec l'aide de Chewbacca ; elle réussit à délivrer Solo

mais les deux fugitifs sont rapidement capturés. Luke fait alors son apparition pour tenter une ultime démarche auprès d'un Jabba insensible qui le livre au Rancor, une créature monstrueuse et carnivore...

L E F R A N C E

LES AMIS DU BON CINÉMA

Critique

Ce troisième épisode de la saga **Star wars** après **La guerre des étoiles** et **L'empire contre attaque**, est logiquement le dernier de la trilogie imaginée par George Lucas en attendant trois autres épisodes éventuels qui devraient nous narrer des événements antérieurs à ces derniers et voir le jour aux alentours de l'an 2000 ! On nous l'a dit et répété, ce **Retour du Jedi** a fait un tabac aux USA en battant tous les records de fréquentation, et pourtant il nous laisse sur une impression mitigée, un sentiment d'insatisfaction sinon de déception ; impossible bien entendu de ne pas être séduit par les effets spéciaux prodigieux (plus de 400) réalisés par les techniciens d'ILM. (Industrial Light and Magic) mais cette débauche de trucages en tous genres provoque une impression de froideur que Richard Marquand tente de supprimer par un foisonnement de créatures répugnantes (Jabba, le Rancor) ou sympathiques (les Ewoks) qui donnent souvent au spectateur l'impression fâcheuse de s'être égaré au rayon des peluches dans un grand magasin à la veillée de Noël ! Les révélations en cascade qui nous sont assénées tout au long de l'intrigue (la gémellité de Luke et Leia et leur lien de parenté avec Darth Vader) se succèdent sans jamais vraiment parvenir à nous étonner. Quelques scènes possèdent malgré tout un pouvoir émotionnel certain (la mort de Yoda, le duel dramatique de Luke et son père) mais vont inévitablement s'engloutir dans un final mièvre, digne d'une opérette au Chatelet. Même si le film se laisse voir sans ennui, il reste évident que ce triomphe de la technologie et des bons sentiments manichéens, de plus en plus manifeste dans le cinéma américain, traduit un retour patient à un humanisme désuet dont l'innocuité réactionnaire

n'échappera à personne...

Philippe.Ross.

La Saison Cinématographique - 1984

Ainsi s'achève la trilogie centrale de **La guerre des étoiles**, saga devant être constituée vers l'an 2000 de trois cycles de trois films chacun. La nostalgie qui nous saisit ne concerne pas la fin d'une longue aventure qui avait pu nous fasciner mais s'adresse plutôt à notre désir de ce que tout cela aurait pu être. (...) Des trois réalisations de **la Guerre des étoiles**, la dernière est la plus faible, la plus inconsistante. Le charme ne fonctionne plus, rien ne vient plus nous éblouir. Il ne reste sous nos yeux qu'une « machine spectaculaire », un miroir aux alouettes. Quelque chose d'hypnotique dans ce tourbillon de formes et de bruits fait que notre jugement n'a pas à être sollicité : on nous inflige des images. La perfection des effets spéciaux atteint un tel degré qu'on en oublie jusqu'à leur raison d'être. De ne plus nous étonner l'artifice n'a plus pour fonction que de créer une image qui nous entraîne afin de mieux nous dissimuler qu'elle n'a rien à raconter. Car ce VI^e- chapitre ne raconte plus rien : il ne fait que développer les éléments narratifs des deux films précédents (essentiellement le second) afin de les porter à leur logique dénouement. Il est là en chute. La veine imaginaire qui animait **l'empire...** semble épuisée. On n'observe plus de relance fantasmagique à propos des personnages et des intrigues mais au contraire la clôture de tout ce que cela donnait à rêver par ses ambiguïtés, ses ouvertures. Le film ne joue que l'évidence de la conclusion ; il a basculé dans la *trivialité* : celle de cette galerie de monstres éructant et bavant et de la queue du monstrueux batracien s'agitant de façon obscène au côté du corps inanimé et dénudé de Léa ; celle du portrait de

famille achevant le film et juste avant l'apparition fantômatique des trois Jedi... Les révélations tant attendues, la fameuse confrontation avec le maléfique Empereur, la « renaissance » de Han Solo, les retrouvailles de Lando Calrissian, l'ensemble de la destinée de Skywalker junior, tout sombre dans une parfaite platitude. Plus de mystère, plus d'éclat. En fait les personnages ne peuvent plus qu'énoncer ce que l'image est incapable de représenter, la mise en scène et le montage impuissants à évoquer. Cette « dark side of the Force » dont on ne cesse de nous abreuer tout au long du film, il semble bien que Lucas y ait succombé en choisissant Richard Marquand comme réalisateur. Mais étant à l'origine du scénario et producteur exécutif (donc constamment prévenu de ce qui se tournait), il a sa part de responsabilités dans la faillite (esthétique) de son projet. Sur ce point en tout cas la Force n'a pas été avec lui.

Pascal Dumont

Cinéma 83 - N° 298 -

Le troisième épisode, **Le retour du Jedi**, est construit naturellement comme un finale, ponctué par une série de révélations et de retournements qui sont autant d'échos de la révélation finale de **L'empire contre-attaque** (Darth Vader est le père de Luke), et que bien entendu, pour jouer le jeu, nous ne trahissons pas tous. La règle à la fois commerciale et dramatique de ce finale, c'est d'en montrer plus : montrer encore plus de spectacle, mais aussi en révéler plus sur les origines du héros ; en dévoiler plus du corps de la princesse Leia (qui, dans les épisodes précédents, était boutonnée jusqu'au col), et enfin, dans une scène inspirée une fois encore du **Magicien d'Oz**, montrer, ce qui se cache derrière le masque de Darth Vader. En même temps, on fait appa-

raître (c'est tout de même un des axes de la mise en scène de Richard Marquand, que l'on peut critiquer par ailleurs), que les visages ont vieilli de six ans, qu'ils ne sont plus lisses, sans marques. Bref, la recette de ce troisième épisode est de mélanger à la formule du philtre magique de **Star wars**, pour la parachever, une pointe d'amertume. Il n'est pas indifférent non plus que le petit peuple des Ewoks - sortes de nounours agités et sympathiques - soit présent dans la bataille finale, où il joue un rôle considérable aux côtés des Rebelles, réintroduisant dans ce festival d'effets technologiques le principe de l'astuce et du système D puisqu'il utilise contre les scooters volants de l'Empire des moyens tels que lianes, lassos, pièges primitifs, flèches, etc. On ne peut s'empêcher aussi de penser à une certaine image d'Epinal des Chinois (et des Vietnamiens ?) d'autant que la langue donnée aux Ewoks a des accents nettement orientaux: celle d'un peuple de gens petits et industriels, qui joue de son nombre, de sa ruse, et de son endurance pour mettre en échec la puissance technologique. On remarquera, par ailleurs que si la race noire est représentée dans la saga par le personnage de Lando Calrissian, les «Jaunes» de tout ordre y sont à la fois absents (pas de personnages marquants) et omniprésents, par tous les emprunts de culture, de vocabulaire (Yoda, Jedi), de costumes (samouraï), de valeurs (références au Zen et au bouddhisme en général), etc. (...). Dans la masse de prose journalistique déjà déversée sur **Star wars**, il est bien rare, en France tout au moins, qu'on se soit abaissé à parler du contenu. Il semble acquis pour tout le monde qu'il ne s'agit que d'une concoction, destinée au jeune public que l'on visait et qui constitue le principal public de cinéma aux USA, de thèmes explicitement empruntés au tout - venant des mythologies, de la bande dessinée, avec

une pointe de Wagner (*La Tétralogie*) et d'érotisme bateau. En vrac : le rédempteur orphelin à la recherche de ses origines, le nain initiateur, l'arme miraculeuse, les jumeaux fondateurs, la retraite au désert, l'ange révolté, la seconde naissance, etc. Et l'on ajoute alors que la seule nouveauté de **Star wars** consisterait à habiller ce squelette narratif d'effets spéciaux particulièrement brillants et nombreux. Il faudrait alors commencer par constater que puisque le jeune public fait un succès à **Star wars**, c'est donc qu'il aime *toujours les mêmes histoires*, ou plus exactement: *de nouveau les mêmes histoires*. Ne s'en étonneront que ceux qui veulent croire, qu'on peut « réinventer » une mythologie tous les matins. Mais ces histoires ne sont pas seulement des histoires d'armes et de gadgets, comme on le dit aussi, du côté des cinéastes humanistes notamment (cf. Richard Brooks, dans *Cinématographe* n°292 : « *Aujourd'hui, on fait des films sur des objets et pas sur des gens et pas sur des idées* »). C'est refuser l'évidence; que **Star wars**, et la plupart des autres films de ce genre, racontent de vraies histoires d'Œdipe, de recherche du père, de quête de la loi et de la maturité. Tout ce qu'il y a de plus banal, dira-t-on, et qu'on apprend dans les livres d'école, mais voilà: où avez-vous vu qu'on les racontait encore sur les écrans de cinéma ? Certainement pas dans la plupart des films dits adultes, presque tous incapables de déployer la dimension symbolique des histoires qu'ils racontent, et qui sans arrêt, à ce niveau, biaisent, différent, colmatent, se défilent. Si bien que ces films pour enfants sont encore les seuls où par exemple, la figure du père n'est pas escamotée, travestie, ou tournée en dérision; et les seuls à parler de ce dont parlait autrefois le moindre western: de morale. Ainsi, ces histoires où beaucoup ne voudraient voir que boutons qui clignotent et fracas

d'explosions sont souvent plus humaines, plus universelles aussi, que beaucoup d'autres.

Et cela, beaucoup d'adultes refusent de le voir; de voir par exemple que dans Goldorak la figure du Père à moustaches (tout droit sortie d'un western) était un facteur aussi décisif du succès de la série auprès des enfants que ses batailles spatiales. Ils préfèrent y voir un monde « déshumanisé » de machines. Non parce qu'ils auraient perdu leur âme d'enfant ou quelque autre faribole, mais peut-être parce que, comme me le souffle une amie - reconnaître l'existence et le sens de ce monde du futur, c'est reconnaître qu'eux n'y seront présents que vieillards ou morts.

() Dans cette fresque « naïve » qu'est **Star wars**, il y a en tout cas plus d'espace pour rêver, en effet, que dans les trois-quarts des films adultes, cultivés, et soi-disant affranchis (en réalité: le plus souvent bloqués eux-mêmes dans une pré-généralité honteuse ou au contraire assumée). Et pour cause, d'ailleurs: beaucoup de ces films adultes n'ont-ils pas, souvent, comme seul ressort symbolique la démythification ? Ne sont-ils pas faits sur le dos du mythe, qui leur donne pourtant un sens ?

(...) Nous avons aussi, en effet, dans ce monde de **Star wars** un concept moral, qui en a fait sourire beaucoup: celui de la *Force*; le mot fait penser à ces termes orientaux larges et flous que les Occidentaux traduisent par : voie, souffle, énergie, etc. En même temps, il apparaît à la personne la plus obtuse que l'originalité de ces films est liée à un effet de dynamisme et de vitesse - qui était jusqu'alors, finalement assez rare dans le space-opera. Rappelons-nous les évolutions majestueuses des « vaisseaux spatiaux » dans **2001**, mais aussi dans **Silent Running** et dans des films plus anciens dans lesquels les « guerres des étoiles » étaient plutôt synonymes de gros vaisseaux et de

lourds déplacements (...) La morale élémentaire - mais elle existe tout de même - de **Star wars** consiste à reconnaître l'existence de l'énergie (contre les morales de répression et de sublimation), et d'en canaliser l'emploi, en considérant son «mauvais côté» (contre les morales de dépense absolue). On remarquera aussi que l'évocation insistante de la Force, dans **Star wars**, n'est pas associée à celle de la faiblesse : il y a des Rebelles à l'Empire, mais pas de représentation d'un peuple d'esclaves, de soumis, ou encore de fainéants.

Ainsi George Lucas propose-t-il à un public essentiellement jeune un spectacle basé sur l'énergie, la dépense vitale - ce qui n'étonnera pas - tout en prêchant une morale de son emploi en appelle à la libido encore exubérante de ce public pour assurer la popularité de ses films, mais en même temps, il la leur renvoie à la fois dite, assumée, et moralisée : tel est, je crois, le contrat moral qu'il a passé avec lui-même pour s'engager dans ce projet - car l'univers de **Star wars** se révèle jusqu'à maintenant beaucoup plus moral que sentimental.

Au fond, la réaction que le phénomène **Star wars** inspire à beaucoup de critiques et de cinéphiles revient à nier purement et simplement que de tels films puissent jouer pour les jeunes d'aujourd'hui le même rôle de tremplin au rêve, et de structuration de l'imaginaire, qu'ont joué pour la génération précédente des films comme **Moonfleet** ou **La prisonnière du désert**... Va-t-on en tirer les conséquences : les rêves que cette saga inspire à ses jeunes spectateurs sont-ils de faux rêves ? Ou de vrais rêves sur de fausses aventures ? Dans ce cas, en quoi celles-ci sont-elles fausses ?

Mais il n'y a pas que des jeunes impliqués dans **Star wars**. Il y a aussi des gens comme moi qui y trouvent un cinéma dont ils pouvaient rêver dans leur

jeunesse - et d'autre part, ceux qui font ces films, qui souvent eux-mêmes ont été marqués par **Moonfleet** ou **La prisonnière du désert** et qui vénèrent ces œuvres, mais que cela n'empêche pas d'essayer de faire, non pas certainement mieux dans un sens esthétique, mais plus avant dans le domaine du spectaculaire.

Le spectaculaire est en effet non pas la seule, mais une des grandes dimensions du cinéma et sa logique est de ne pas économiser, de ne pas s'arrêter, de susciter le défi d'en faire encore plus et chez le spectateur le rêve d'en voir encore plus. Non sans des risques, d'ailleurs, qui sont après tout de beaux risques. J'ai souvent ressenti les grands spectacles que je voyais enfant au cinéma comme les maquettes, même achevées et indépassables dans leurs formes, d'un rêve de spectacle projeté dans l'avenir; le cinéma que l'on fait actuellement en Amérique de cette sorte, j'en ai rêvé avant qu'il n'existe et ce rêve d'un certain nombre de spectateurs comme moi rencontre celui de réalisateurs qui ont eux-mêmes rêvé d'en faire encore plus. Tant pis si parfois ils se trompent, car eux - une partie d'entre-eux, si l'on veut - vivent le cinéma ; ils n'en thésaurisent pas l'histoire, ils la dépensent et en remettent l'enjeu sur le tapis.

Michel Chion

Cahiers du Cinéma n°352 - Oct.1983

Le réalisateur

Lancé par un excellent thriller situé lors de la dernière guerre, histoire d'un agent nazi dans une île d'Ecosse. Marquand est ensuite engagé dans l'aventure de **La guerre des étoiles**. Il devrait occuper une place de premier plan parmi les spécialistes du film d'action. **A double tranchant** est en effet un film policier où les renversements de situation aboutissent à un suspense final angoissant.

Filmographie

The legacy Psychose phase III	1980
The eye of the needle L'arme à l'œil	1981
Return of the Jedi Le retour du Jedi	1983
Until september French lover	1984
Jagged edge A double tranchant	1985
Hearts of fire	1987

Documents disponibles au France

L'écran fantastique n°37 - Septembre 83 et n°38 Octobre 1983
Positif n°271 - Septembre 1983
Mad Movies n°27 - Juillet 1983